LE PERSONNAGE-PROSTITUÉ DANS QUATRE ROMANS CONTEMPORAINS

Nankeu NANKEU¹

RÉSUMÉ : À l'aune de la poétique du personnage, notamment en tant que socle sur lequel repose la narration pour gagner en vraisemblance en traitant des questions qui relèvent de la condition humaine, cet article est une lecture de *L'Immeuble Yacoubian* (Alaa El Awany), *Place des fêtes* (Sami Tchak), *Ève de ses décombres* (Ananda Dévi) et *La chair du maître* (Dany Laferrière), sous l'angle des usages de la prostitution que ces romans représentent ou figurent. Il apparaît alors que l'on a affaire à des personnages-thèmes tels que la concubine, la libertine, l'absentéiste, la fille de rue et le beach boy, tous imaginés dans la perspective de mettre en lumière des états d'esprit et des états de société.

MOTS-CLÉS : Personnage, thème, vraisemblance, psychologie, société.

¹ Enseignant (Chargé de cours) au Département de Français de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Maroua (Cameroun). E-mail : bencoeurblanc@gmail.com.

THE CHARACTER-MALE PROSTITUTE IN FOUR CONTEMPORARY NOVELS

ABSTRACT: In the alder of the poetics of the character, in particular as base on which the story rests to win in credibility by handling questions which are of the human condition, this article is a reading of *L'Immeuble Yacoubian* (Alaa El Awany), *Place des fêtes* (Sami Tchak), *Ève de ses décombres* (Ananda Dévi) and *La chair du maître* (Dany Laferrière), under the angle of the uses of the prostitution which these novels represent or appear. It appears while we have to deal with characters-themes such as the common law wife, the loose, the absentee, the girl of street and the beach boy, all imagined to highlight states of mind and states of society.

KEYWORDS: Character, theme, credibility, psychology, society.

INTRODUCTION

La relation texte et société est séculaire. Depuis Mme de Staël, Bonald et sa fameuse formule : « la littérature est l'expression de la société » (BARBERIS, 1996 : 125), Stendhal qui voit dans le roman un miroir que l'on promène le long du chemin, jusqu'aux théoriciens du socioconstructivisme, le fait littéraire est éminemment chargé du social. Le politique, l'historique, le culturel, l'idéologique, les préoccupations et les activités humaines, les faits et les phénomènes de société y sont autant rebattus-débattus, dépliés-repliés, voilés-dévoilés, figurés-suggérés, réalistes-surréalistes que dans n'importe quelle forme discursive. Au sens où l'entendait Honoré de Balzac, entre l'écriture et la réalité sociale, l'écrivain ne serait qu'un intermédiaire dont le rôle s'assimile aux charges que remplirait un secrétaire. Cette mission est si souvent fidèlement endossée au point où les êtres de papier, entendons par-là les personnages, créés, conçus et « animés » par les écrivains, ont des fonctions actanciennes porteuses des marques sociales ou révélatrices des types sociaux (DUBOIS, et MAHIEU, 1987 : 289). Du reste, à titre d'agent et de support de l'enchaînement des actions, les personnages sont les éléments fictionnels qui contiennent une bonne dose d'effet de réel : « ...ils sont alors la source principale de l'illusion littéraire » (BERNIER et SAINT-JACQUES, 2002 : 434). A l'aune de la définition sémiotique du personnage, le présent article est une analyse de quatre romans contemporains sous l'angle des usages de la prostitution. Quelles sont les pratiques auxquelles se livrent les personnages prostitués ? Si les relations demeurent tarifées, les usages sont-ils les mêmes ? Nous verrons que de la courtisane au corps d'affection et de fantasmes pour l'étranger, en passant par la libertine, l'absentéiste et la vénale, la sexualité prostitutionnelle trahit – au sens étymologique du mot, à savoir livrer – un état de société et des états d'esprits qui donnent à réfléchir.

LA CONCUBINE

Tout d'abord un mot sur le personnage avant d'entrer proprement dit dans le topique qui fonde cette étude. Selon la sémiotique narrative, le personnage est un support thématico-narratif, un élément essentiel de figuration. D'inspiration greimasienne (*Du sens*, 1970), cette approche considère le texte essentiellement comme un système de signes et la lecture comme un acte de reconnaissance. Mimétique, le personnage incarne alors des situations existentielles (ERMAN, 2006 : 10). L'existence et la psychologie de la prostituée ou du prostitué sont des catégories d'analyse sociale dans le corpus d'étude. A travers les pratiques de la prostitution et surtout le personnage-prostitué, il ressort des études sur des situations sociales, des mœurs déterminées par un milieu.

Pour en venir à la concubine, la définition qu'en donne le dictionnaire est la suivante : femme qui partage la vie de quelqu'un sans être mariée avec lui. Or, ce terme est souvent associé dans le langage courant à celui de courtisane et de « prostituée ». En effet, qu'il s'agisse de courtisane, de concubine et de prostituée au sens premier du mot, la motivation principale est l'économie. Bruckner et Finkielkraut (1977 : 216) établissent une distinction fort pertinente entre la courtisane et la prostituée :

Alors que la courtisane veut prendre son client au piège de la passion, la prostituée, elle, spéculé exclusivement sur la gradation de son désir. La première feint de se donner tout entière pour tourner les têtes et vider les goussets. La seconde préfère l'art de l'enchère à celui de la feinte ; elle ne joue pas les élancements de l'amour ni même les extases de la volupté : prosaïque, elle vend ses services. Irréprochable mais parcimonieuse, elle s'en tient rigoureusement à la lettre du contrat. Au lieu de dissimuler la réalité mercantile du rapport, elle l'exhibe. Aucun pathos : à la prostitution comédie succède la prostitution-travail ; plus de rôle à tenir, mais une tâche à accomplir.

En résumé, la différence entre les trois termes est que la courtisane représente le côté pseudo-romantique et idéalisé de la prostitution, la concubine en représente le côté marital dans la mesure où elle se donne à un homme marié et vie même avec celui-ci, secrètement ou non, pour s'assurer une sécurité sociale. Et la prostituée classique fait le trottoir, va avec le tout-venant pour des passes plus ou moins tarifées en fonction des exigences du client.

Tel que précédemment défini, le concubinage est donc une forme de prostitution. La concubine est un personnage de *L'Immeuble Yacoubian*. Cinq histoires et cinq destins se relaient dans ce roman parmi lesquels, l'homme

d'affaire Azzam, bigot, pratiquant pénétré mais victime de la condamnation islamique du désir, et qui vit au troisième âge une lubricité qu'il a du mal à contenir. C'est pour une raison de disponibilité sexuelle qu'il épouse Soad Aber en secondes noces. La première ne pouvant répondre favorablement à une libido de plus en plus croissante. Comme le relate le narrateur, « Au moins, il l'avait épousée dans les règles et il pourvoyait à ses dépenses. C'était cette idée pratique et sans détour qui régissait ses relations avec le hadj. Il avait des droits sur son corps en fonction d'un accord réglementaire » (IY, 172)². Le rêve de l'*homos eroticus* c'est d'avoir un corps toujours ouvert, sexuellement disponible. C'est un vieux rêve, un fantasme séculaire que l'union civile essaierait de combler à sa manière. D'ailleurs, « le mariage lui-même est au départ une sorte de transgression rituelle de l'interdit du contact sexuel » (BATAILLE, 1988 : 469). Entre autres finalités de l'union légale contractée entre deux personnes, il y aurait celle du droit d'usage du corps de son ou de sa partenaire, de la liberté d'en disposer comme cela nous convient quoique ce ne soit pas toujours le cas. Le mariage entre Soad Aber et le hadj Azzam illustre, en quelque sorte, le principe de concubinage. Le hadj Azzam a épousé Soad en secondes noces simplement pour son corps. Il l'a fait pour être un bon pratiquant. Et elle pour être à l'abri du besoin, pour s'occuper valablement de son fils :

Lorsque le hadj Azzam avait demandé sa main dans le respect de la loi de Dieu et de son prophète, elle avait bien calculé : elle donnerait au hadj son corps en échange de l'entretien de son fils [...] C'était une chose en échange d'une autre, d'un commun accord et pour le contentement des deux parties (IY, 170).

Loin d'être un mariage d'amour ou de raison, c'est un mariage où le sens de la famille, la progéniture, etc. sont exclus. On peut de ce fait parler de mariage de concupiscence. Tous les jours la concubine observe un rite particulier. Elle se baigne, s'embellit pour que le millionnaire Azzam vienne « *jouir d'elle deux heures chaque après-midi* » (IY, 233). L'amour entre les deux est contractualisé, réglementé. Ils vont certes se marier, mais les termes de leur entente sont clairs. Il s'agit principalement d'un contrat de prostitution à quatre clauses, voilé par un mariage factice. Deux dispositions dudit contrat retiennent particulièrement l'attention :

3. Que le mariage soit maintenu secret et qu'il soit clair que, au cas où la hadj Saliha, sa première épouse, viendrait à prendre connaissance de son nouveau mariage, il serait dans l'obligation de divorcer immédiatement de Soad.

² Lire : *L'Immeuble Yacoubian*, p. 172.

4. Qu'il se mariait conformément à la loi de Dieu et de son prophète mais qu'il ne souhaitait pas avoir d'enfant. (IY, 74-75).

La dernière clause est le point le plus important de la relation. Le hadj insiste beaucoup là-dessus car son mariage avec Soad est formel et physique. Il tient à garder son image de bon pratiquant. Mais au fond, Soad n'est là que pour assouvir son désir. Le contrat passé garantit le plaisir d'un homme vieillissant qui revit une seconde libido. Le hadj Mohammed Azzam, pour assouvir le regain de désir sexuel qui se saisit de tout homme traversant la soixantaine pratique une religiosité de surface. Il est astreint dans l'œuvre à la tartufferie. Il est la photographie exacte de ces « innombrables Égyptiens qui s'acquittent de leurs obligations religieuses tout en se comportant au quotidien de la manière la plus contraire à la religion »³. C'est un personnage dévot doté d'un « engouement pour la luxure » (IY, 118), qui « ...exploite sexuellement sa seconde épouse en lui interdisant de voir sa famille... » (LAGRANGE, 2008 : 234). Au fait, parce que l'islam s'oppose au plaisir sexuel pour le plaisir, à la délectation sans retenue des voluptés sexuelles, il a, avec la bénédiction de l'imam et contre la volonté de ses fils, contracté un second mariage. Il va épouser la belle Soad pour son corps vers lequel son esprit s'évade pendant les différentes prières quotidiennes.

LA LIBERTINE OU LA NYMPHOMANE NEO-FEMINISTE

De libertin, au-delà de son acception philosophico-existentielle, à savoir libre penseur qui remet en cause les dogmes établis et qui revendique la liberté des mœurs, nous retenons le sens qu'il implique dans le roman libertin dont le personnage se caractérise par la dépravation des mœurs et une quête égoïste du plaisir. Le libertin ou la libertine est un homme, une femme qui se livre sans retenue aux plaisirs charnels dans le mépris de la morale commune.

La mère du narrateur de *Place des fêtes* est une prostituée libertine. Elle aime la chair et ses actes sexuels sont doublement bénéfiques : gain d'argent et épanchement. Le roman déballe la tragédie d'une famille d'immigrés en France, pris dans l'étau de la discrimination, et avec comme sortie possible le réconfort d'Éros. Le sujet-narrant est le fils aîné. Il relate la vie de sa famille réduite à se prostituer. De la mère au narrateur, en passant par les filles, tout le monde s'adonne à la sexualité. Le sexe se révèle être la clé de l'existence et de la réussite sociale. La mère se prostitue et adore le faire car elle est dans un pays libéral en matière de sexualité. Elle a beaucoup de clients et un nombre considérable d'amants, bref c'est une nymphomane qui multiplie les partenaires et les rapports sexuels. Tout ceci se passe dans une banlieue. L'œuvre est alors un roman de la banlieue. À en croire Romuald-Blaise Fonkoua (2007 : 99),

³ Alaa El Aswany (en ligne), voir bibliographie.

La littérature de la banlieue met ainsi en scène les minorités d'origine étrangère qui vivent « *de l'autre côté du périph* »⁴, ces nouveaux visages des cités défavorisées, appauvries, subissant de plein fouet les changements économiques survenus en France depuis le milieu des années 1970 [...], elle croise des écritures relevant de l'Afrique noire et du Maghreb dont les auteurs partagent parfois la vie en banlieue et le regard sur ce lieu.

Le romancier n'est certes pas issu de la Banlieue. Mais comme les auteurs vivant dans cet espace ou qui en sont issus, le Togolais y pose un regard. Et il ressort de ce regard que la banlieue française est une zone de déchéance morale où « Le chômage, le désœuvrement, [engendrent inévitablement] la délinquance, la prostitution » (PDF, 20)⁵. Le roman de Sami Tchak prend en charge les difficultés existentielles des immigrés africains vivant dans les localités périphériques des villes françaises – « véritables lieux de la relégation » (TCHUMKAM, 2012 : 80) – Paris en l'occurrence. Ces immigrés africains, « cuisant dans l'huile chaude des frustrations » (PDF, 15), se dégradent, du fait des conditions de vie difficile dues « à une ethno-racialisation des rapports sociaux » (TCHUMKAM, 2012 : 81) entre "Immigrés" et "Français de souche", entre les « nantis » qui forment la nation (française) et les « invisibles » de toutes origines qui ont la souffrance en partage (BOULIN, cité par FONKOUA, 2007 : 99). Le rejet de l'immigré en France serait donc la cause de son embourbement. Avant d'en faire la confirmation dans son roman, Sami Tchak a d'abord sociologiquement analysé la dérive des immigrés dans un ouvrage (1999 : 77) :

C'est souvent du plus haut de leurs légitimes ambitions qu'ils tombent brutalement dans la réalité d'une vie d'immigrés sans horizon, réduits à l'errance, à la précarité, à la reconversion professionnelle par le bas. Leurs frustrations et leurs désillusions empoisonnent leur vie conjugale.

À l'opposé de la « citoyenneté de souche », les immigrés en général se voient conférer un statut d'hommes et de femmes d'« à-côté » (FANON 1952 : 201), une « citoyenneté d'emprunt [...] celle-là qui, [selon les propos d'Achille Mbembe] d'ores et déjà précarisée, n'est guère à l'abri de la déchéance » (2016 : 10). Ainsi, *Place des fêtes* déroule la déchéance d'une famille qui mène « une vie sans horizon » (PDF, 9), de la mère au fils en passant par les filles, empêtrée dans la prostitution. Cette dernière s'offre comme une bouffée d'oxygène. Le négoce de la chair est transmué en une démerde quotidienne dans un contexte marginalisant et

⁴ Selon le titre du film de Bertrand Tavernier, 1997.

⁵ Lire : *Place des fêtes*, p. 20.

dominé par un discours à la tonalité lepéniste⁶. D'ailleurs, certains intellectuels de l'extrême droite à l'instar d'Eric Zemmour (2014), prétendent que l'immigration brise l'unité de la France. Le père, la mère, les sœurs ne sont pas loin de cette descente aux enfers politiquement programmée par une France qui racialise les rapports sociaux. Le roman s'ouvre par cet aveu du narrateur : « Est-ce que je vous ai dit que j'ai deux petites sœurs qui ont mal tourné et font actuellement putes en Hollande ? » (PDF, 9). Au sujet de sa mère pour qui la prostitution est « la dignité des vaincus » (PDF, 48), il fait comprendre au lecteur que : « maman avait aussi beaucoup d'amants [...] Elle distribuait son numéro de boulot à tout le monde. Les amants donnaient des rendez-vous partout » (PDF, 54-55). Quant à sa cousine, elle s'est « taillé une adresse dans le XVIe [grâce] à la sueur de son derrière » (PDF, 177). Dans la suite du récit le héros, mourant d'admiration pour sa mère – « je suis fier d'une salope » (PDF, 79) –, enfle les chaussons de celle-ci et glisse peu à peu vers le proxénétisme. Il capitalise le corps de sa cousine et en tire autant de profit que cette dernière qui « compte beaucoup sur son corps » (PDF, 193). Ensemble, ils vont mettre sur pieds des stratégies pour amasser de l'argent. À la fin du roman, le narrateur déclare : « le cul est comme n'importe quelle marchandise » (PDF, 223).

Sami Tchak rejoint ainsi Amely James Koh-Bela (2004) qui a écrit que la prostitution est un moyen de survie pour les populations étrangères victimes de discriminations et d'exclusion dans les plus grandes métropoles occidentales. Le fait de vendre son corps est de ce fait lié au traitement inégal des immigrés dans les pays du Nord. Le cas de la France est ici sociologiquement étudié et mis en exergue par le roman de Tchak. Entre autres causes de la prostitution des étrangères, des Africaines en France, se trouvent la ségrégation, l'enfermement administratif et le blocus social. Ces phénomènes sont liés ; et c'est en leur faisant échos que *Place des fêtes* se révèle être un document de sociologie.

Toutefois, la prostitution par nécessité de survie révèle l'esprit libertin et post-féministe de la mère que le fils prend pour idole. La France est un pays de liberté. L'environnement est propice aux libéralités sexuelles et tarifées de la génitrice. Elle vit dans un pays où « son corps s'exprime en toute liberté » (PDF, 64). De ce point de vue, la vie dissolue, de prostituée de la mère du narrateur rend ce dernier si admiratif. Elle débite de manière détaillée et sans vergogne ses expériences sexuelles à son fils, lequel dans ses propres incartades sexuelles fait d'elle un modèle : « Maman, ma salope de mère, je ne vous la cache pas, je l'ai dans la peau comme un virus. Ce que j'aime chez maman, c'est que, maman, elle ne pense qu'à ses plaisirs, aux hommes qui la grimpent [...] c'est même une très délicieuse sensuelle » (PDF, 70). La mère incarne un idéal. Le fils en a fait une idole. Il

⁶ En référence au FN (Front National) de Jean-Marie Le Pen. La doctrine de ce parti politique français « est nationaliste, anticommuniste et antiparlementaire. Sous le slogan « La France aux Français », il focalise son discours sur les problèmes du chômage et de l'insécurité, et propose de les résoudre par le retour des immigrés dans leur pays d'origine. Cf. "Front national [FN]." Microsoft® Encarta® 2009 [DVD]. Microsoft Corporation, 2008.

l'adore pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une prostituée sans état d'âme, une libertine impénitente ; et pour cette facilité qu'elle a à lui parler de sa vie de prostituée et de ses expériences sexuelles. Sans prêter à Tchak une intention féministe, il faut reconnaître que, par la dynamique réaliste de son roman reflétant le malheur des immigrés, la mère de son narrateur a une position libido-féministe. Du coup, elle se définit et s'affirme sur fond d'un néo-féminisme revendicatif. Cette femme-mère-émancipée-autonome du roman de Tchak, assume au sens où l'entend Gilles Lipovetsky (1983) et sa théorie de la sexduction, une individualité entière, épanouie de même qu'une sexualité désinhibée voire désacralisée. Elle dispose de son corps à son gré et n'a pas de compte à rendre à personne, encore moins à un époux désœuvré, qui est presque devenu inexistant à ses yeux. Luxuriante, elle ne croit plus au bonheur dans un couple rangé où elle ne ménageait aucun effort pour le confort et l'épanouissement de ses enfants. Les circonstances actuelles de son couple (haine, amertume, difficultés économiques et dysfonctionnement érectile de l'époux) concourent chez elle à prendre conscience de sa condition de femme libre. Cette liberté, elle en est désormais très jalouse et s'en sert pour se venger d'un mari autrefois infidèle. Sa vengeance prend le visage de l'exhibitionnisme et l'hédonisme insultant pour son époux. L'hédonisme lui donne des droits, il lui permet aussi d'assumer les charges du foyer que le mari est incapable de tenir.

L'ABSENTEISTE

Par absentéiste, nous désignons la prostituée indifférente, froide, impassible au fantasme viril de la femme émancipée, vilaine, vicieuse et entretenue par la pornographie. Certes, les prostituées sont en général absentes des ébats. Mais cet absentéisme, au-delà d'éviter l'investissement affectif, permet également de former une cloison étanche entre le corps et l'esprit, la séance et la conscience. Le corps de la prostituée absentéiste n'a rien à voir avec elle-même, avec sa personnalité. Il n'y a aucune passerelle entre son ipséité et la volupté qu'elle offre à l'autre, au client-altérité.

Ève du roman éponyme d'Ananda Dévi est plus que douée dans l'art de s'abstraire de son corps de travail comme si elle le dédaignait en le séparant de son moi profond, de sa douleur interne. En effet, Sad, Ève, Savita et Clélio défilent dans *Ève de ses décombres*. Leurs histoires s'enchaînent sous fond de misère, de crise (puberté), de sexualité et d'amours impossibles. Pour le cas spécifique d'Ève, c'est par une quête d'utopie et le constat amer de l'absence de celle-ci que le "marché du sexe" est aussi un rempart pour l'héroïne. Cette jeune collégienne de l'œuvre d'Ananda Dévi, face à un ascenseur social bloqué, confrontée à un espace portlouisien où réussir relève du mythe, trouve dans la prostitution un souffle de vie. Son quartier est peuplé de ratés, de personnes dont l'échec social est inscrit

« dans les lignes des mains ou dans les genoux pliés » (EDD, 61)⁷. La pauvreté, la déficience morale y étant le lot du quotidien, tous les jeunes s'enlisent. Ève réussit à tromper sa propre souffrance par la vente de son corps. Toutes ses nuits sont très actives : « La nuit, je vais hanter l'asphalte. Les rendez-vous sont pris. On m'emmène, on me ramène. Je reste froide [...] Parfois, on me malmène. Ça ne fait rien. Ce n'est qu'un corps. Ça se répare. C'est fait pour » (EDD, 21-22).

Le passage résume en fait l'état d'esprit de la jeune héroïne. Tout au long du roman, elle se cherche. Cette quête traduit un besoin impérieux de s'extraire de la pauvreté chronique de son milieu, de trouver un repère noble, une vie transcendante. De guerre lasse, elle développe une pathologie, une absence à soi-même (LEBRUN, 2010) pour mieux se vendre. Sortir toutes les nuits est pour elle un moyen de survie, une façon de s'échapper, par la pensée, de la réalité de son milieu. Dans cette évasion, son corps qu'elle tient à tout prix à séparer de son moi profond est considéré comme une pièce endommageable et réparable. Elle le donne à qui le veut. De toutes les façons, ce n'est pas elle. Son esprit, son âme sont absents de ce corps. Ceux qui croient la posséder corps et âme n'ont en fait que la partie matérielle d'elle. Sa personne ou sa personnalité, sont à chercher loin de ce corps qui n'est qu'un objet sans substance. Certes, elle vend ce corps, mais demeure elle-même impénétrable, opaque à toutes les émotions de l'acte sexuel. À l'instar du corps de beaucoup de prostitués, le sien « n'est pas un corps qui jouit, s'émeut, rit, pleure, se déchire, s'extasie, souffre, c'est un corps qui travaille, qui représente un personnage particulier » (BRUCKNER et FINKIELKRAUT 1977 : 118). Il est au contraire dans la quête d'un ailleurs possible. Son corps n'est qu'une silhouette sans esprit : « Tout ce que je leur donnais, moi, c'était l'ombre de mon corps » (EDD, 20), dit-elle au sujet de ses relations avec ses clients. Tout le roman est alors traversé de bout en bout par la dés-unification, l'ébranlement de la personne et du corps.

La marchandisation du corps s'accompagne d'une rupture d'avec soi pour ne pas éprouver de remords. Au regard de la situation dans laquelle toute la banlieue de Troumaron se trouve, il faut s'abstenir de lui faire la morale au sujet de ce corps qu'elle offre comme gagne-pain. La relation prostitutionnelle ne signifie pas ouverture totale à l'autre sans possible retrait momentané dans un petit cocon où on met à l'abri des aspects de son existence que l'on ne souhaite pas inclure dans le rapport à l'autre : « ... intérieurement, chacun se replie sur lui-même et nourrit ses secrets » (EDD, 16), souligne Sad.

À cet effet, dans le récit de ses différentes séances avec ses partenaires, elle use beaucoup de passes langagières qui sont des formes expressives « par lesquelles le sujet parle de ses organes et de ses substances corporelles de manière à les poser jouissivement (et objectivement) hors de lui » (Brulotte 1998 : 131-132). Le sujet établit entre lui et ses organes ou ses sécrétions une certaine distance comme s'il s'agit de distinguer le corps de l'esprit, la raison de la nature. Les passages

⁷ Lire : *Ève de ses décombres*, p. 61.

suivants sont des exemples de passes langagières : « Sa main s'est arrêtée sur ma poitrine, est montée et descendue doucement, juste sur le bout minuscule et noir. Je n'avais presque rien là » (EDD, 19) ; « Je ne crois pas qu'il ait seulement envie de mon corps, comme les autres. Je crois qu'il a envie de moi aussi, du moi qui se trouve tout au fond, dans la partie molle recouverte par la croûte de froideur. J'ai l'impression que, quand il plonge ses mains en moi, c'est pour chercher cela » (EDD, 82). La distanciation entre le corps et le moi se manifeste à travers des indices d'ostension comme des périphrases, des articles définis, des adjectifs démonstratifs, les prénoms démonstratifs, les particules – ci et – là employés pour la plupart là où l'on attend effectivement des marqueurs linguistiques d'appartenance (ma, mon, ton, etc.)

L'héroïne d'Ananda Dévi, pour désigner son sexe dans certains actes, emploie des périphrases (« le bout minuscule et noir »), des indices d'ostension ou des marqueurs de distance (« Je n'avais presque rien là », « il a envie [...] du moi » « cela »). On peut expliquer cela par le fait que le sujet vivant une certaine misère n'approuve pas ce à quoi il voue son corps. Il développe en lui-même un sentiment de répulsion vis-à-vis d'un corps soumis aux aléas de l'existence. La réalité vécue fait que le corps dans ses pérégrinations sensuelles est séparé de l'esprit que le sujet préserve de la bassesse, de la déchéance. Ève vit dans un espace miséreux. Le regard qu'elle a de son corps est réductible à « Des morceaux, des parcelles, [des] pièces détachées » (EDD, 20), des bouts d'elle qu'elle donne sans affection. Ce roman à tiroirs⁸ de Dévi, comme les précédents d'ailleurs, tient sur les dérives de la société mauricienne des propos sans langue de bois. Le cri de l'anthropologue qu'elle est, était déjà fort dénonciateur dans *Moi, l'interdite* (2000 : 45) : « Une île, au vacarme de tous les mondes pressés de se développer ; des gens de plus en plus sourds à la voix du cœur [...] ». Et dans *Pagli* (2001 : 27) : « Le gris des vertus sales m'entoure, un sommeil obscur et épais dans lequel ils s'enfoncent comme dans de la bouse ».

Avec *Ève de ses décombres*, l'écrivaine fait comprendre que dans les pauvres périphéries de la capitale mauricienne, la jeune fille abandonnée à elle-même s'adonne à la prostitution pour survivre. Elle se surprend à se prostituer afin de supporter la vie. Cette réalité lui tombant sur la tête comme un coup de massue. Trop tenue qu'elle est par le manque, l'oubli et l'exclusion des structures facilitant l'émergence sociale, son corps, quoique douloureusement et difficilement, devient pour elle une source financière.

⁸ Le roman à tiroirs est un roman où se succèdent plusieurs histoires rattachées plus ou moins directement à l'intrigue centrale. Cf. Joëlle Gardes-Tamine et Marie-Claude Hubert, *Dictionnaire du littéraire*, Paris, Armand Colin, 1993, p.175. *Ève de ses décombres* appartient à cette catégorie de romans. Quatre voix, quatre histoires se relaient dans l'œuvre. Mais le dénominateur commun reste et demeure le drame, le tragique, la difficulté existentielle des ados dont les récits de vie s'alternent.

LA JEUNE FILLE DE LA RUE ET LE « BEACH BOY » EXOTIQUE

L'héroïne de Dévi est une jeune fille de rue, une racoleuse épisodique, dotée d'une capacité à rester en dehors des passes. Dany Laferrière, avec *La Chair du maître*, décrit aussi la jeune fille et le jeune garçon haïtiens qui ont vénalement envahi la rue et les plages. Et pour cause la misère haïtienne. Le roman a pour décor le régime et le règne de Duvalier fils (1971-1986). Le récit fragmenté de Dany Laferrière décrit le règne de Jean-Claude Duvalier telle une ère de libéralisme sociopolitique marqué par un désir trépidant de la jeunesse dont les retombées ne sont rien d'autre qu'une licence érotique :

[L'œuvre se ferait l'écho] des valeurs que les individus véhiculent depuis le début des années soixante en Haïti. Ceux-ci étant sous l'emprise de la dictature, ils créèrent une nouvelle culture : celle de la peur. Les hommes (par le sexe) sont contraints à l'exil ou tout simplement jetés en prison. Les femmes se retrouvent donc seules avec les enfants à la merci du dictateur. Sans argent, ni éducation, très jeunes, ils se retrouvent avec ce seul moyen de survie : le sexe, leur monnaie d'échange. *La chair du maître* nous transporte [au cœur de l'année 1971]. C'était Baby Doc qui était au pouvoir, il conservait le peuple sous la dictature, mais il permit l'intégration au pays de nouvelles mœurs. Le narrateur de l'histoire décrit l'époque comme celle du Jazz, du Rock, de la coiffure afro, [du sexe], du cinéma porno et de la drogue.⁹

Le roman est composé de « petites touches » (DELAS, 2001 : 99), de « tranches de vie aux échos politiques et sociaux » (LE GUEN, 2007 : 140). Sans aucun procédé de brouillage référentiel et dans une sorte « d'écriture-reportage » (NANKEU, 2012), la jeunesse de cette île est mise en scène dans son abjection. Par le concept « d'écriture-reportage », nous définissons dans un article le choix esthétique de Laferrière. Son écriture est taillée sur le dessein de dire les choses tel que le hors-texte les impose au moment de la création. S'inspirant d'une réalité dépourvue de consistance, les événements des romans sont comme des informations recueillies sur le terrain. L'auteur expose la réalité de son pays dans des chroniques qui prennent la forme du roman. Et pour cause, un constat environnemental de désolation, d'impuissance et « de misère absolue » (CORTEN, 2001 : 75) observé en Haïti. Au centre de diverses et courtes anecdotes qui ont pour cadre spatial Port-au-Prince, la capitale haïtienne et ses sous-quartiers, une masse accrue de jeunes se retrouvent en dehors du circuit scolaire et du jeu de l'économie de marché, pour devenir tout simplement des témoins ou acteurs de la

⁹ Présentation du roman par les Éditions Lanctôt à sa première parution en 1997.

prostitution. En quête d'exutoire économique et de satisfaction de leurs besoins, ces jeunes laissent leur zone pour d'autres destinations : les villes, la capitale. Le phénomène est d'emblée mis en avant dans l'une des séquences narratives qui entament le roman. Titrée « La Guerre » (CM, 17), elle fait état d'un milieu tellement misérable que :

La jeune fille prendra rapidement la mesure de la rue. Ses règles, ses codes secrets, son langage. Et surtout la nouvelle morale [celle de se prostituer pour survivre]. Elle apprendra surtout à ne se faire aucune illusion. Il n'y a pas d'avenir. Tout se passe au présent. À l'instant même. Et tous les coups sont permis. Et donnés. C'est la guerre ! (CM, 18)

La guerre dont parle cet extrait est une bataille de survie dans un pays qui fait face à des catastrophes de tout genre, à d'énormes difficultés économiques constantes. Le marasme économique aidant, les jeunes veulent se tirer d'affaire par tous les moyens. « À la guerre comme à la guerre », pensent-ils. Dans cette détermination de s'en sortir, le corps devient une ressource financière, susceptible de produire un revenu. Comme la faim met le loup hors des bois, la nécessité de subsister propulse ces jeunes dans les rues. Tout est fait pour que la jeune fille gagne facilement les trottoirs. La politique de gestion n'offre aucune possibilité d'ascension sociale. Les structures sont bloquées. La misère règne en impératrice. Dans un tel climat socio-politique, la rue est une alliée fidèle, un moyen de survivre, une bouffée d'oxygène.

Un autre phénomène peint par Laferrière est le « beach boy » exotique, entendons par là le jeune garçon désœuvré, oisif qui est l'attraction des touristes occidentales en quête d'aventures. La réalité du phénomène nous permet d'aborder ici un fait mondial issu de la facilitation des déplacements entre les peuples. Nous appellerons cela l'« érotourisme ». Le mot nous a été inspiré par la formation de l'« écotourisme » et de l'« œnotourisme ». Celui-là renvoie à un voyage responsable dans des environnements naturels où les ressources et le bien-être des populations sont préservés ; celui-ci renvoie à la découverte des régions viticoles et leurs productions. Sur ces deux modèles, nous avons formé pour les besoins de nos analyses l'« érotourisme », plus connu sous le nom de tourisme sexuel ou « tourisme de romance » en quête par d'un beach boy exotique (CATTAN et LEROY, 2013 : 62), forme de voyage où des ressortissants de pays riches vont assouvir leurs fantasmes dans des pays défavorisées, notamment avec des mineurs.

Dans *La Chair du maître*, les séquences suivantes : « Vers le Sud » (CM, 226), « Les garçons magiques » (CM, 245) et « Le bar de la plage » (CM, 252), les femmes mises en scène sont des Européennes, Américaines et Canadiennes débarquant à Haïti, notamment sur ses côtes et ses plages. Elles sont à la recherche d'aventures romantiques auprès de gigolos locaux qui proposent leurs

états de services sexuels. « Vers le Sud » fait traverser au lecteur une galaxie de bourgeoises occidentales, de pauvres Noirs (Haïtiens) comme si un film frivole déroulait devant le téléspectateur un Port-au-Prince devenu "Port-de-Baise". Laferrière ouvre ainsi les rideaux sur un univers haïtien devenu pour des étrangères nanties un haut lieu de plaisir. Une terre aphrodisiaque où les frustrations amoureuses s'évaporent suivant la disponibilité des gigolos. Elles y affluent en quête de chair fraîche. Ce qui fait dire à Daniel Delas que : « sans doute pourrait-on également insister sur la dénonciation du tourisme sexuel qui donne à certaines pages de Laferrière le même ton apocalyptique et dénonciateur qu'à celles de Michel Houellebecq dans son dernier roman à scandale¹⁰ » (2001 : 91).

On s'accorde à admettre que le tourisme sexuel n'est pas uniquement une solution à un besoin physique urgent imputable à l'Homme (toujours pressé comme on sait !). Mais peut-être davantage l'effet d'une détérioration des relations hommes-femmes au sein des sociétés du Nord. Sabine Van Wesemael définit « le tourisme sexuel comme remède à l'indigence sexuelle et affective du monde occidental » (2004 : 7). Kamala Kempadoo, professeur de sociologie à l'université de Toronto, explique que : « le tourisme sexuel féminin dans les Caraïbes continuera de se développer dans les années à venir du moment que le nombre de femmes célibataires et divorcées est en augmentation constante dans les pays industrialisés » (2009). L'essor du tourisme sexuel cache mal – avec la collaboration des industries du sexe : proxénétisme, réseaux de prostitution qui est la traduction pratique de ce que la pornographie propose, la culture du porno chic et soft – la croissance de la misère, qu'elle soit érotico-affective (dans le Nord) ou économique (dans le Sud).

En effet, l'hypersexualité du Nord entretenue par le consumérisme, le publisexisme et les médias obsédés par la violence sexuelle met à mal les rapports hommes-femmes. Ceux-ci se tissent et se dénouent suivant l'aptitude, l'âge (jeune) et la performance. Et c'est la femme qui en paie toujours les frais, elle est traitée selon une performance sexuelle référée au registre des images pornographiques. Femme d'un milieu culturel du « fun » et du sexe, du porno chic et choc pris comme les fondamentaux de toute liaison relationnelle qui perd dangereusement en romantisme, son propre plaisir n'est jamais pris en compte. Elle souffrirait d'une désaffection qui la rend quêtuse de tendresse en terre exotique. L'image et l'effusion sentimentale de la femme sont de ce point de vue dégradées par les hommes, sur fond de démesure et de manipulations sexuelles généralisées et banalisées. Cette représentation de la sexualité n'est pas sans lien avec ce que Foucault appelle « une culture du sperme » (1976 : 56). Dans une telle culture, la femme joue le rôle de réceptacle du plaisir de l'homme. Par ce fait même, elle contribue à garantir le pouvoir masculin et la fin de tout élan de tendresse naturelle, inconditionnelle, sans arrière-pensée macho-pornographique

¹⁰ Le roman à scandale dont parle Daniel Delas est *Plateforme* du romancier Michel Houellebecq sorti en 2001.

réifiant son être. On comprend donc dans quelle mesure Dany Laferrière à juste titre, reproduit à travers des histoires apparemment neutres, la vague des touristes sexuelles occidentales en mal d'affection. Elles viennent se reconforter en période estivale dans les bras naïfs des adolescents haïtiens. Ces derniers, croulant dans la misère économique et fascinés par la beauté de la consommation des biens matériels que ces touristes laissent entrevoir, ne se retiennent pas : « Tomber sur de riches touristes blanches venues chercher plus que le soleil, la mer et le sable chaud est pour ces jeunes hommes un sésame qui permet d'accéder à l'un des quatre V, en l'occurrence villa, voiture, virement et visa »¹¹.

CONCLUSION

La prostitution, selon l'idée que s'en fait le commun des mortels, renvoie en général à la rémunération de l'acte sexuel. Cette façon de voir est réductrice. Car, elle ne permet pas de se rendre compte de ce que la prostitution est une pluralité de pratiques. Les façons de se prostituer diffèrent en fonction du statut et des motivations du corps-prostitué et de la réalité sociale. À partir de la notion de personnage et des théories qui en font l'élément fondamental de l'effet de réel, nous avons analysé les romans d'Alaa El Aswany, de Sami Tchak, d'Ananda Dévi et de Dany Laferrière pour voir les pratiques décrites ou décriées en ce qui concerne le commerce du corps. Au-delà de la prostitution classique, il y a la femme entretenue, la prostituée nymphomane, la prostituée absente, la jeune fille fleur de macadam et le jeune beau gosse de la plage. En arrière-plan de ces personnages à vocation thématique, le corpus d'étude se révèle être de véritables documents sociologiques. L'imagination des écrivains compose avec un réalisme hallucinant qui déballe le malaise, le vécu et le psychique des êtres victimes des sociétés ségrégationniste, exsangue et désertique sur le plan érotico-sexuel. Une fois de plus, l'écriture renoue avec le référent, le sujet et le sens pour dire le monde et les sociétés qui le composent. Bien plus encore, on pourrait aller au-delà de la représentation du personnage-prostitué. Les textes étudiés dans cet article peuvent aussi être, dans une certaine mesure, le reflet du désir ascensionnel caractéristique de la dérive érotique contemporaine où l'on voit l'humain, l'Homme de chair et de sang fragmenté, dispersé et dépersonnalisé. Dans ces conditions, le personnage-prostitué devient ces hommes, ces femmes sans liens ou sans attache dont parle Zygmunt Bauman à travers ses métaphores de *L'Amour liquide* (2004) et de *La Vie liquide* (2006).

¹¹ Mehdi Mabrouk (En ligne), voir Bibliographie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ASWANY, El Alaa. *L'Immeuble Yacoubian*. Paris : Actes Sud, 2006.

_____ « L'islam n'a été révélé pour voiler les femmes ». [En ligne], <http://www.courrierinternational.com/article/2008/12/04/l-islam-n-a-pas-ete-revele-pour-voiler-les-femmes> (page consultée le 11/11/11).

BATAILLE, Georges. *Œuvres complètes*, t. XII. Paris : Gallimard, 1988.

BARBÉRIS, Pierre. « La sociocritique ». In : BERGEZ, Daniel (s/d). *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*. Paris : DUNOD, 1996.

BERNIER, Marc André et SAINT-JACQUES, Denis. « Personnage ». In : ARON, Paul ; SAINT-JACQUES, Denis et VIALA, Alain (s/d). *Le dictionnaire du littéraire*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.

BRUCKNER, Pascal et FINKIELKRAUT, Alain. *Le nouveau désordre amoureux*. Paris : Seuil, 1977.

BRULOTTE, Gaëtan. *Œuvres de chair. Figures du discours érotique*. Paris : l'Harmattan, 1998.

CATTAN, Nadine et LEROY, Stéphane. *Atlas mondial des sexualités. Libertés, plaisirs et interdits*. Paris : Éditions Autrement, Collection Atlas/Monde, 2013.

CORTEN, André. *Diabolisation et mal politique. Haïti : misère, religion et politique*. Montréal-Paris, Éditions du CIDIHCA-Karthala, 2001.

DELAS, Daniel. « Dany Laferrière, un écrivain en liberté ». In *Notre Librairie* n°146, 2001.

DEVI, Ananda. *Ève de ses décombres*. Paris : Gallimard, 2006.

_____. *Moi, l'interdite*. Éditions Dapper, 2000.

_____. *Pagli*. Paris : Gallimard, 2001.

DUBOIS, Jacques et MAHIEU, Raymond. « Sociocritique ». In DELCROIX, Maurice et HALLYN, Fernand (s/d). *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires*. Paris-Gembloux : DUCULOT, 1987.

- ERMAN, Michel. *Poétique du personnage*. Paris : Ellipses, 2006.
- FONKOUA, Romuald-Blaise. « Écrire la banlieue : la littérature des "invisibles" ». In *Cultures Sud*, « Retours sur la question coloniale », avril, 2007.
- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité. Tome 1. La Volonté de savoir*. Paris : Gallimard, 1976.
- FANON, Franz. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952.
- GREIMAS, Algirdas Julien. *Du sens*. Paris : Seuil, 1970.
- KEMPADOO, Kamala. « La saison du tourisme sexuel au féminin s'ouvre dans les Caraïbes », [en ligne], http://www.haitiwebs.com/forums/travel_travel/42238-la_saison_du_tourisme_sexuel_au_feminin_souvre_dans_les_caraibes.html. (Page consultée le 16 août 2009).
- LAFERRIERE, Dany. *La Chair du maître*. Paris : Le Serpent à Plumes, 2000.
- LAGRANGE, Frédéric. *Islam d'interdits, islam de jouissances. La recherche face aux représentations courantes de la sexualité dans les cultures musulmanes. 2007-2008*. Recherche inédite en vue de l'Habilitation à Diriger la Recherche (H. D. R.) – Université Paris Sorbonne-Paris IV.
- LEBRUN, Jean-Pierre. *La condition humaine n'est pas sans condition*. Entretiens avec Vincent Flamand, Denoël, 2010.
- LE GUEN, Fanny. « Notes de lecture de Un Rêve de vie d'Alem Kangni ». In *Cultures Sud* : « Retours sur la question coloniale », n° 165, avril-juin, 2007.
- LIPOVETSKY, Gilles. *L'Ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*. Paris : Gallimard, 1983.
- MBEMBE, Achille. *Politiques de l'inimitié*. Paris : Éditions La Découverte, 2016.
- MEHDI MABROUK, cité par Walid Kéfi. « L'Afrique, nouvel eldorado du tourisme sexuel ». [En ligne], <http://www.lesafriques.com/economie-politique/l-afrique-nouvel-eldorado-du-tourisme-sexuel.html?Itemid=308?articleid=23797> (consultée le 30/10/2012)

NANKEU, Bernard Bienvenu « L'écriture minimaliste de Dany Laferrière : Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer et La Chair du maître ». In *RAL, M*, [en ligne], <http://www.lechasseurabstrait.com/revue/spip.php?article7292>, 2012.

TCHAK, Sami. *La sexualité féminine en Afrique. Domination masculine et libération féminine*. Paris : L'Harmattan, 1999.

_____. *Places des fêtes*. Paris : Gallimard, 2001.

TCHUMKAM, Hervé. « Ce que les littératures francophones font à Paris ou qui a peur des littératures de banlieue ? ». In *La Tortue Verte*, Dossier n°1, janvier, 2012.

VAN WESEMAEL, Sabine. *Michel Houellebecq*. Amsterdam : RODOPI, 2004.

ZEMMOUR, Éric. *Le suicide français*. Paris : Albin Michel, 2014.

ZIGMUNT, Bauman. *L'Amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*. Arles, Éditions du Rouergue, 2004.

_____. *La Vie liquide*. Le Rouergue/Chambon, 2006.